

Le Lausanne d'autrefois : II. - Coup-d'oeil d'ensemble

Autor(en): **J.Z.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 36

PDF erstellt am: **24.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-176699>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port) :

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Pologne.

Voilà un nom qui dans le courant de ce siècle a raisonné douloureusement parmi les masses et a donné lieu à des manifestations sympathiques telles qu'il semble que la signification de ce mot « Pologne » se soit généralisée, et devenue l'expression la plus complète des sentiments de nationalité, d'indépendance et d'aspirations légitimes à la liberté. Les luttes, les fautes et les malheurs du peuple polonais ont conservé une sorte de cachet poétique qui, en dehors de ses souffrances véritables, lui a attiré des sympathies que rien ne semble devoir altérer. Aussi n'est-on pas étonné de voir quel frémissement agite de nouveau notre vieille Europe à l'ouïe du suprême effort de cette nation qu'on se plaît à nommer *deshéritée*. — Mais une chose qui nous frappe dans cette grande question polonaise, c'est que, entrée dans le domaine de la passion, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, elle ne se raisonne plus avec calme et tend à égarer beaucoup d'esprits, généreux sans doute mais pleins d'illusions sur les destinées possibles de la Pologne, et surtout sur les moyens de régénération dont elle a, il faut en convenir, un urgent besoin. La Pologne brillante et chevaleresque du moyen-âge ne peut plus exister, elle a accompli la tâche que lui réservait la Providence, en en faisant un boulevard de la chrétienté opposé au torrent de la barbarie ; ce fait seul est déjà pour le peuple polonais un motif de gloire et pour l'Europe un sujet de reconnaissance ; mais depuis les Jagellons, quelle a été sa vie politique, avec son gouvernement monarchique et électif ? Sauf quelques années de gloire et d'éclat, avec des souverains comme Sobieski par exemple, son histoire ne nous présente que le tableau navrant d'une lutte perpétuelle entre les différents ordres de l'état et d'une anarchie fatale. — Or, le parti aristocratique, auteur de tous ces maux, conserve intactes ses traditions, et c'est bien pour son compte qu'il voudrait reconstituer la Pologne comme autrefois... Il faudrait, pour préparer un heureux avenir à ce pays, qu'il n'y eut plus des seigneurs, des bourgeois et des paysans, mais des citoyens..... ! Et que voyons-nous en Pologne... ? Une noblesse remplie d'orgueil, de préjugés, et dont les

membres vivent dans un état persistant de rivalité, une bourgeoisie timide et mercantile, et des paysans fanatiques et ignorants. Ce n'est pas à dire que nous ne faisons pas la part des exceptions, et Dieu nous garde surtout de vouloir jeter une injure à une nation qui chaque jour fournit de nombreux martyrs à sa cause ! Mais n'oublions pas qu'il faut autre chose que le sabre, pour se reconstituer en état fort et viable, que cette chose doit être acquise par la nation tout entière, qu'elle ne s'obtient pas seulement par les combats héroïques et désespérés du champ de bataille, mais par cet autre combat lent, obscur, de tous les jours, que toute société doit livrer, à ses vices, à ses passions, à ses préjugés, à ses ignorances, pour devenir un jour forte de ce qu'elle n'est plus et forte de ce qu'elle devient.

H. R.

Le Lausanne d'autrefois.

II. — COUP-D'OEIL D'ENSEMBLE.

Autrefois !... amis, je deviens vieux !... autrefois !...

Dans ce temps-là, je parle de 1820, Lausanne avait une toute autre tournure que de nos jours. Si je vous disais comment la ville était faite alors, vous auriez peine à vous représenter les splendeurs dont nous voulons vous entretenir. L'église Saint-François était flanquée d'une porte de ville avec créneaux, tourelles, machicoulis ; on en sortait pour entrer derrière Bourg, chemin étroit, resserré entre deux murs et où se tenait la foire. Au-dessous du clocher, à gauche, était la douane. A droite, sous le clocher, était une maison habitée par un vernisseur. La fontaine était au milieu de la place, entre le Cercle littéraire et le pâtissier. Le peuple ne manquait pas d'y mettre un gros bouquet le jour de la Saint-François, et de ronder autour. La route de Vevey descendait les Mousquines, passait le pont de la Péraudette pour tomber droit sur Pully, qu'elle traversait pour descendre au port de Pully. De là, elle longeait le lac, traversait Paudex pour aller à Lutry dont la rue, au milieu de la ville, était coupée par une porte de ville décorée d'un Guillaume-Tell peint

sur une planche. De Grand-Pont, à Lausanne, pas la moindre trace ; la poste de France descendait Pépinet pour remonter le Grand-St-Jean. La maison de force était à l'hôpital ; au second étage les hommes ; à l'étage souterrain les femmes. Le château avait, où sont aujourd'hui les escaliers, deux terrasses, entre lesquelles était le chemin fermé par une grille de fer. Une colonnade servant de péristyle et gardée par des soldats servait d'entrée au vieux château. Une autre colonnade avec péristyle servait d'entrée au tribunal d'appel, qui n'avait que le rez-de-chaussée. La Riponne était un creux au fond duquel coulait la Louve. Au bord de la Louve, où s'élève aujourd'hui la Grenette, étaient les bains du Boverat. L'église catholique était à la Mercerie, aujourd'hui celle des Allemands ; du temps des Bernois, c'était l'arsenal. Il y avait en cet endroit une porte où jadis les évêques devaient jurer fidélité aux franchises de la ville, avant que de monter pour prendre possession du château.

Tel était l'aspect de Lausanne, lorsque l'ancien gouvernement fonda la maison de force et construisit la nouvelle route de Vevey. Plus tard, une société d'actionnaires élevait le Casino, M. Perdonnet créait Mon-Repos, le premier bateau à vapeur, le *Guillaume-Tell*, flottait sur le lac. Un entrepreneur, M. Bocion, construisait la rue Neuve ; un libraire, M. Corbaz, associé à M. Pflüger, fondait le Bazar Vaudois au Chemin-Neuf ; le gouvernement érigeait derrière la cathédrale l'école de dessin, et nommait M. Arlaud directeur. A l'académie, M. Juste Olivier remportait des triomphes avec sa Julia Alpinula et sa bataille de Grandson ; un jeune homme intelligent de Rossinières, protégé par le vénérable pasteur de la paroisse, M. Henchoz, qui lui fit faire des études, devenait le célèbre professeur Rodieux. Le professeur Monnard, suspendu de ses fonctions pour avoir publié une brochure de M. Vinet sur la liberté des cultes, donnait des cours au Casino de Lausanne et de Genève. M. Porchat publiait à cette occasion une brochure qui lui valut une semonce du Château. Mais, enfin, partout était la vie.

En 1829, on pétitionnait pour changer la constitution ; ce fut un orage en Grand Conseil. M. Audra, lieutenant du gouvernement, combattit la pétition et dit qu'elle était faite par de la canaille qui ne savait pas même ce que c'est qu'une constitution. Aussi, à la revue, quand il vint à cheval, l'épée au côté, le chapeau à trois cornes sur la tête, au milieu de son état-major, haranguer la troupe au nom du gouvernement, les sifflets, les roulements de tambour, les coups de fusil, les cris mille fois répétés de « à bas Audra ! » lui coupèrent la parole. Il dut s'enfuir au grand galop, et tandis qu'il se frayait un passage sur la place de Saint-François, pleine comme un œuf de gens criant « à bas Audra, » il risqua être arraché de son cheval et foulé à terre. Le colonel Pellis tira son sabre et menaça de fendre la tête à qui toucherait M. le lieutenant du gouvernement ; cela sauva la partie. Mais quand on voulut

reporter le drapeau chez M. Audra, impossible, la foule criant « à bas Audra ! » remplissait la rue de Bourg, St-Pierre, Etraz. On dut porter le drapeau chez le juge de paix. Le Conseil d'Etat voulut mettre Lausanne en état de siège, mais on prépara des arcs de triomphe et une brillante réception aux troupes de Payerne qui devaient venir occuper la ville. Le gouvernement comprit qu'il valait mieux renoncer à cette mesure, mais défendit de crier « à bas Audra ! » le peuple ne cria plus, mais se mit à bâiller à haute voix autour de la Rosière, en St-Pierre, partout, et ces bâillements, risibles et terribles à la fois, eurent leur effet. La constitution fut révisée ; le *Bon Messager* la publia dans son numéro de 1831, mais le 17 décembre 1830 survint et renversa le gouvernement et la constitution.

Reprenons notre vieux Lausanne. La rue de Bourg était le siège de la noblesse, car on avait les de Loys, les d'Hermenche, les d'Arlence, les de Cottens, les de Molin, les d'Arrufens, les... mais qui les nommera tous ! ils vivaient en bons seigneurs, tenaient grand train, faisaient de la dépense. Les étrangers de haute famille hantaient leurs salons. Les toilettes les plus riches ne cessaient de circuler dans cette rue ; les fêtes se succédaient. Sur Montbenon, les cirques olympiques, les sauteurs de cordes, les feux d'artifice, les ascensions de ballons attiraient toute la ville. Des chaises de poste avec deux postillons claquant du fouet comme on ne sait plus aujourd'hui, amenaient une société dorée au Lion d'Or, premier hôtel de Lausanne ; le roi de Prusse lui-même y descendait avec sa cour.

A l'époque du camp de Bière, cette rue que Napoléon avait traversée pour aller au St-Bernard ; que les Autrichiens avaient descendue pour aller à Paris, on voyait apparaître le bataillon valaisan ; c'étaient d'abord le gigantesque tambour-major, la musique militaire, puis les chefs, tous nobles décorés, les uns de Louis XVI, les autres de Napoléon ; puis les superbes soldats, puis le bon gros curé, sur son char à banes. N'oublions pas nos braves artilleurs des Ormonts, nos magnifiques grenadiers de Vevey ; tous allaient au camp rejoindre les Fribourgeois, les Neuchâtelois, les Genevois, et donnaient, à leur passage, une singulière animation dans la capitale.

J. Z.

L'humanité à travers les âges.

III.

Nous l'avons dit, le développement de l'esprit humain s'est fait sous la double influence de l'inspiration venant sans cesse de l'Orient, et du renouvellement des races par l'invasion des peuples du Nord vers le Sud. Le peuple d'Israël est, au milieu de ce mouvement, comme une statue grave, digne de pitié, partout haïe et toujours constante, devant laquelle les peuples et les siècles passent comme une vaste procession. Qu'ils soient financiers comme Rothschild ou Mirès ; musiciens comme Meyerbeer ou Mendelssohn-Bartholdi,